

Derrière une phobie scolaire

Risako Roch-Suzuki, Chambésy

D'abord, le téléphone, une voix douce me dit que son fils est malade depuis quelques mois, étrange ce calme et un enfant malade depuis plusieurs mois. Elle ajoute qu'il a beaucoup manqué l'école et demande un rendez-vous, je bloque un long moment.

Salle d'attente. La mère et le fils, la mère est toute petite, 45kg à peine, le fils à côté fait grand, il n'a que 11 ans et demi. Il a l'air tout à fait en forme.

Face à moi, dans le bureau. Lui, il est souriant, elle est «comme il faut». Je demande «qu'est ce qui t'amène?» question banale que je pose à tous les enfants. Lui, étonné, regarde sa mère, avec un léger sourire. Avant qu'elle ne parle, je lui dis «tu peux me dire, toi?», la maman dit «mais oui, explique au docteur». Il se met à parler, je suis surprise de sa voix de fausset, une petite voix douçâtre, qui sort de ce corps déjà grand. Est-ce la mue ... c'est étrange.

Je l'ai vu une fois auparavant, à 10 ans et demi, son père ayant eu des postes dans différents pays, il a habité dans de nombreuses capitales, passant d'une école internationale à l'autre. La maman n'avait signalé rien de particulier dans son passé. Mes notes racontent une histoire pédiatrique banale avec un examen clinique dans les limites de la norme. Mais j'avais noté que ses organes génitaux étaient grands, sans aucune pilosité. Effectivement, je me souviens de mon étonnement.

Il est là. Il raconte avec cette voix fluette et un peu pédante que depuis des années il a des vertiges, mal à la tête. Il a un sourire qui plisse ses yeux et il est difficile de comprendre ce que ses yeux expriment. Je me sens un peu perdue. Je lui dis «Mais tu parles vraiment d'un vertige? Un vertige: tu as la tête qui tourne, les choses semblent tourner ou bouger autour de toi, ou ça tanguer comme sur un bateau» et je mime quelqu'un qui se lève avec un vertige ... Il se reprend «Non, non, ce n'est pas ça, non, je me sens lourd» avec un sourire. Ce sourire m'énerve, je reprends «Ah! bon.

Parce que je pense que si ta maman ou ton papa avait entendu que tu avais le vertige, ils seraient venus me voir tout de suite, il y a des maladies qui peuvent causer ce genre de chose et ils n'auraient pas laissé passer, je pense». Je regarde la maman, elle se repositionne et me dit «En fait c'est depuis la rentrée de l'automne, toutes les 2 semaines, il ne se sent pas bien et ne peut aller à l'école, il a l'air vraiment souffrant, il a le visage marqué et il se repose un peu quelques jours et ensuite ça va. Il a besoin de deux ou trois jours. Au début je pensais que c'était le stress de l'école, il vient de passer au secondaire et c'est plus compliqué. Puis par la suite je me suis rendue compte que ça pouvait arriver même les week-ends, ou les vacances alors je me suis demandée s'il n'a pas quelque chose de physique». Je lui demande combien de jour, il avait manqué l'école. Elle sort un cahier, elle a pris des notes avec une écriture soignée, elle compte: 17 jours.

Je demande «et l'école, elle n'a rien dit?», la maman répond «oui, les enseignants sont un peu inquiets de la situation», j'ai l'impression que c'est un peu édulcoré.

Je propose de l'examiner. Poids, taille, il a sacrément grandi, la grande poussée pubertaire, puis je lui demande d'aller sur le lit d'examen. L'examen clinique est dans les limites de la norme.

Je leur annonce qu'il n'y a rien qui semble anormal, en ce moment, qu'il faudrait qu'il revienne lorsqu'il se sent mal et ne peut aller à l'école. Il m'est difficile de sentir ce que la maman pense. Est-elle soulagée qu'il n'y a rien d'organique? Il ne me semble pas qu'elle soit prête pour entendre une piste psychologique, elle m'a fait comprendre qu'elle avait déjà pensé et qu'elle pense que ce n'est pas cela.

Je demande quand même au jeune homme «est ce que tu t'es senti stressé ces derniers temps à l'école?» Il me répond: «Il y a beaucoup de nouveaux profs, de nouvelles

salles et je me perds et j'oublie des trucs, ça, ça me stresse» La maman est pensive: «mais je ne crois pas que l'école le stresse tant que ça, j'ai discuté avec les enseignants, qui sont inquiets, il semble qu'il ait des amis et il est parmi les meilleurs de la classe.»

La maman est sur la défensive. Je lui réponde qu'il peut être aussi stressant de garder une bonne place, pour être le premier, il n'y a qu'une place.

Pensive, elle dit: «Mon mari dit: qu'il n'a pas de fièvre, qu'il n'a pas de symptôme et qu'il faut l'envoyer à l'école, même de force ... et ça devient compliqué car il se débat».

Je sens qu'elle veut parler de la violence de ce jeune homme lorsqu'il craint d'être forcé d'aller à l'école ... la violence qui flotte depuis le début, menaçante mais qu'on ne veut pas voir ...

Pause – a cup of tea.

De quelle violence s'agit-il? Contre quelle menace, quelle peur ce jeune homme est-il entraîné de se battre?

Comment ce jeune homme ou ce grand garçon tout doux pourrait faire peur à ses parents? Comment on ne pourrait pas le sortir de sa chambre manu militari et l'envoyer à l'école, il n'a que 11 ans, somme toute?

Il est possible qu'il soit en train de muer, mais cette impression de «fausset» me semble juste. Il est en «faux-self». Pour répondre à une demande extérieure, il s'est conformé à cette demande en se perdant lui-même. Il n'est pas vraiment lui-même. C'est une notion de Winnicott. Il n'a pas précisé ce que l'enfant dans son imaginaire craignait s'il ne satisfaisait pas à ce qu'il pense de l'attente de ses parents. Mais il a précisé que ça se passe dans la relation précoce. Un conflit dans la relation précoce.

J. Bergeret psychiatre-psychanalyste, qui a été pédiatre pense que les enfants vivent dans une étape extrêmement précoce de leur évolution dans un monde imaginaire archaïque où règnent les conflits violents. Je le cite: «... conflit de la relation précoce. Mais une attitude qui ne me semble pas

très heureuse consiste à situer trop systématiquement un tel conflit dans le cadre de la problématique triangulaire oedipienne classique, au lieu de reconnaître l'importance des sentiments réciproques de lutte pour la vie qui opposent primitivement parents et enfants».

C'est étrange à entendre et difficile à comprendre, mais cependant, il me semble que c'est une idée «fondamentale» pour comprendre les états limites et la psychogénèse. Le conflit de la relation précoce n'est pas une problématique oedipienne: J'aime ma mère, mais il y a mon père qui me barre la route où il y a trois êtres qui doivent trianguler, moi, elle et lui. Mais une lutte duelle à deux parties. C'est toi et moi qui sont opposés pour lutter pour la vie: C'est toi OU moi.

Cela voudrait dire dans cette situation, pour le parent: si l'enfant n'entre pas dans l'idée que je me fais de lui, c'est la catastrophe pour moi. Et pour l'enfant, si je n'entre pas dans l'idée que le parent se fait de moi, c'est la catastrophe pour moi.

Les pédiatres ont des moyens d'observation: même cabinet, mêmes produits, même médecin, le seul variable majeur est l'enfant ... Avec une grande cohorte d'enfants normaux.

Nous avons tous eu des enfants particuliers qui se débattent de manière hors norme lors des examens ou des vaccinations. Dans ceux-ci, probablement, certains vivent non une piqûre mais une quasi mise à mort. Ils répètent probablement cette relation précoce violente.

Un tel enfant, dans une telle violence ou peur, ne peut pas tenir compte de ce que son geste fera sur l'autre; la maman a dit un peu pensive: «ça devient compliqué car il se débat». Effectivement, lorsque ce jeune homme se débat pour ne pas aller à l'école, il se débat pour sa survie. Et cette violence fondamentale qu'il a dégagée a empêché toute réaction et obligé son père à quitter la maison pour aller travailler en laissant son fils derrière lui, avec sa femme.

Cette violence fondamentale ne doit pas être confondue avec une agressivité, car une agressivité est liée à des sentiments d'amour ou de haine qui arrivent dans un

stade plus avancé du développement de la psyché.

Cet enfant n'a probablement pas pu passer d'un état de violence fondamentale à un état libidinal qui lui aurait permis de vivre plus harmonieusement les étapes de développement psycho-affectif. Et l'adolescence s'annonce difficile.

Lectures conseillées

- Donald Winnicott: De la pédiatrie à la psychanalyse, PUF.
- Jean Bergeret: La violence fondamentale, Dunod.

Correspondance

Dr R. Roch-Suzuki
FMH Pédiatrie
33 Av. Foretaille
1292 Chambésy
r.roch@bluewin.ch